

Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 10 (1994)

Artikel: Le Premier Mai, les émigrés et les réfugiés en Suisse (1890-1914)
Autor: Vuilleumier, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-520191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PREMIER MAI, LES ÉMIGRÉS ET LES RÉFUGIÉS EN SUISSE (1890-1914)

Marc VUILLEUMIER

En avril 1942, au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, dans une Suisse demeurée à l'abri des hostilités, certains se demandaient s'il fallait continuer à célébrer le Premier Mai. Les circonstances n'incitaient guère à le faire et, au cours des années précédentes, avant même le déclenchement du conflit, la journée des travailleurs avait bien perdu de son éclat. C'est ce que relevait le journal de la Fédération des ouvriers du bois et du bâtiment qui ajoutait: «Les causes de ce refroidissement [...] remontent aux années 1915-1916, au départ du grand nombre d'ouvriers étrangers (Italiens notamment) auxquels nous devons en partie les succès de nos aspirations, il faut le reconnaître franchement»¹.

La mobilisation d'une grande partie des travailleurs étrangers durant la première guerre mondiale aurait donc influé négativement sur les manifestations dont ils auraient représenté un élément essentiel avant 1914. C'est un avis intéressant que l'on ne trouve que rarement sous la plume des syndicalistes et socialistes de l'époque. Pourtant, comme nous allons le voir, il correspond bien à une certaine réalité. Mais celle-ci a rapidement disparu de la mémoire collective. La baisse importante du nombre des travailleurs étrangers en Suisse entre les deux guerres a fait oublier l'importance qu'ils y avaient eue avant 1914. A tel point que, quand leur nombre a commencé à croître rapidement, dans les années 1950 et 1960, l'opinion publique y a vu un phénomène entièrement nouveau, alors qu'on avait connu des chiffres du même ordre de grandeur entre 1910 et 1914. D'autre part, au cours des années 1930, le mouvement ouvrier suisse évolue vers l'intégration, vers le consensus; il se donne un visage de plus en plus «respectable» et a tendance à gommer tout ce qui n'était pas conforme à l'image dont il voulait se doter et à l'esprit d'union nationale qui trouve son achèvement en 1939. Significativement, l'Union syndicale suisse (USS) invite les manifestants du Premier Mai 1938 à faire figurer le drapeau suisse à côté du drapeau rouge. L'heure n'était plus à l'exaltation de valeurs internationalistes, même si beaucoup de militants leur demeuraient fidèles. D'où, pendant une longue période, une occultation toujours

1 *L'Ouvrier du Bois et du Bâtiment*, 29 avril 1942 (citation fournie par Marc Perrenoud, que nous remercions).

plus forte de ce caractère international qu'avait eu le mouvement ouvrier et le Premier Mai d'avant la première guerre mondiale.

Cette époque s'est achevée au cours des années 1960, quand la participation des travailleurs étrangers aux défilés du Premier Mai a commencé à s'accroître continuellement: Italiens, puis Espagnols et Portugais, et enfin Yougoslaves, Turcs, Kurdes, Asiatiques et Africains ont donné et donnent encore à cette manifestation un aspect véritablement international qui frappe immédiatement le spectateur. Ce que celui-ci continue souvent à ignorer, c'est que ce trait caractéristique des Premier Mai d'aujourd'hui en Suisse ne fait que renouer avec la tradition antérieure à 1914, même si l'aire géographique où se recrutent les travailleurs occupés en Suisse s'est considérablement élargie.

Bien que la Suisse ait compté dès le début du XIX^e siècle un nombre appréciable d'étrangers, c'est aux alentours de 1890 que celui-ci va connaître sa plus forte croissance. C'est à partir de ce moment que le bilan migratoire du pays cesse d'être négatif pour devenir positif; non que les Suisses aient cessé d'émigrer, mais parce que l'immigration augmente de plus en plus². La proportion des étrangers par rapport à la population résidente passe de 7,9% en 1888 à 14,7% en 1910 pour probablement dépasser 16% en 1914. En 1910, plus des deux tiers de ces étrangers travaillent dans l'industrie ou l'artisanat. Mais cette répartition est très différente suivant les nationalités: de 48,3% chez les Français, on passe à 63,2% chez les Allemands à 71,8% chez les Austro-Hongrois et à 78,8% chez les Italiens. L'étranger qui s'établit en Suisse est généralement ouvrier, surtout quand il est allemand et encore plus quand il est austro-hongrois ou italien.

La prédominance des ouvriers et artisans explique l'inégale répartition de la population étrangère dans le pays; celle-ci se concentre avant tout dans les régions industrialisées du nord et de l'est ainsi que dans les villes. En 1910, 40,4% de la population du canton de Genève, 37,6% de celle du demi-canton de Bâle-Ville, tous deux essentiellement urbains, 20,3% de celle du canton de Zurich est étrangère. Une ville de tourisme et d'immigration comme Lugano compte alors 50,5% d'étrangers; la petite cité industrielle d'Arbon, sur le lac de Constance, 46,1%; Zurich, la plus grande ville du pays, 33,8%; celle de Saint-Gall, centre important de l'industrie textile: 33,1%, toujours en 1910.

Plus de 95% des étrangers résidant en Suisse avant 1914 proviennent des quatre grands Etats voisins. Mais, durant la période qui nous

2 Pour un aperçu général, cf. Marc Vuilleumier, *Immigrés et réfugiés en Suisse. Aperçu historique*, Zurich, Pro Helvetia, 1987, 116 p. L'essentiel des données qui suivent est emprunté à Rudolf Schlaepfer, *Die Ausländerfrage in der Schweiz vor dem Ersten Weltkrieg*, Zürich, thèse, 1969.

intéresse, la répartition entre ceux-ci s'est notablement modifiée. Si la proportion des Austro-Hongrois n'a guère varié, celle des Allemands par rapport à l'ensemble des étrangers n'a cessé de baisser: 48,9% en 1888, 39,8% en 1910, de même que celle des Français qui passe de 23,4% à 11,5%. En revanche la proportion des Italiens a passé, durant ces 22 ans, de 18,2% à 36,7%. Et encore ces chiffres sont-ils nettement sous-estimés car, les recensements étant effectués en décembre, ils ne tiennent pas compte de l'importante migration saisonnière (ouvriers du bâtiment et des grands chantiers de construction), absente en cette période de l'année. Chacun de ces quatre groupes nationaux a ses caractéristiques particulières. Les Français, établis pour les 9/10 dans la partie occidentale et romande du pays, constituent l'immigration la plus stable, celle qui s'accroît le plus lentement, celle dont la proportion relative ne cesse de baisser par rapport à celle des autres pays, et celle qui compte la plus faible proportion d'ouvriers.

L'émigration allemande en Suisse avait une vieille tradition mais celle des artisans, telle qu'on l'avait connue à l'époque de Weitling, avait presque entièrement disparu, même si, dans certaines professions traditionnelles particulièrement qualifiées, la proportion des Allemands demeurait élevée. En revanche, le nord et l'est industriels de la Suisse, et aussi les points de la Suisse occidentale qui s'industrialisaient, attiraient une population ouvrière venue du sud de l'Allemagne où les salaires étaient inférieurs. Il s'agit pour une large part d'ouvriers qualifiés³.

La composition de l'émigration austro-hongroise est essentiellement ouvrière, mais avec une plus forte proportion de travailleurs non qualifiés que chez les Allemands. En 1910, ouvriers et manœuvres représentaient 64,2% des Français exerçant une profession en Suisse, 74,9% des Allemands, 77% des Austro-Hongrois mais 87,3% des Italiens.

Comme je l'ai dit, c'est l'immigration italienne qui a augmenté le plus fortement entre 1888 et 1914. Elle provient pour les trois quarts du Piémont, de la Lombardie et de la Vénétie; le reste, de l'Italie centrale jusqu'à Rome inclusivement. Le Sud ne fournit qu'un contingent très limité inférieur à 1%. Au Simplon, on trouvera quelques Siciliens, provenant tous de trois ou quatre villages voisins. Souvent d'origine rurale et sans formation professionnelle, ces ouvriers viennent en Suisse comme terrassiers et manœuvres ou, quand ils sont plus jeunes, y arrivent pour apprendre sur le tas le métier de maçon. L'extension des

3 Klaus Urner, *Die Deutschen in der Schweiz. Von den Anfängen der Kolonienbildung bis zum Ausbruch des Ersten Weltkrieges*, Frauenfeld, Huber, 1976, 848 p.

villes, les grands travaux publics, la dernière phase de la construction des chemins de fer (perçement du Simplon de 1898 à 1906, du Lötschberg, du Mont-d'Or (Vallorbe), lignes complémentaires du Plateau et chemins de fer de montagne...), la construction des premières usines hydroélectriques leur offrent des possibilités d'emploi croissantes. En 1910, 58,2% des maçons étaient étrangers, en très grande majorité italiens; dans la construction des chemins de fer, cette proportion atteignait 89,9%; 43,9% des Italiens exerçant une activité en Suisse travaillaient dans le bâtiment.

Avant 1900, cette proportion était encore plus élevée, car, à partir de cette date, l'industrie en plein essor a de plus en plus recours à la main-d'œuvre italienne: dans la chimie, dans le textile surtout où les ouvrières de l'Italie du nord sont de plus en plus nombreuses. Les industriels suisses, souvent, recrutent directement celles-ci, jusque dans les coins les plus reculés de la Lombardie et de la Vénétie, par l'intermédiaire de curés et de notables, et les installent dans des homes tenus par des sœurs spécialisées, à côté de l'usine. Ces «Mädchenheime», comme ils se nomment, seront l'objet de nombreuses campagnes de dénonciation de la part des socialistes et Angelica Balabanova rédigera un rapport accusateur contre ces couvents industriels qu'elle présentera au congrès international de la Libre pensée à Rome, en 1904⁴.

A cette immigration économique il faut ajouter diverses vagues de réfugiés politiques, beaucoup moins nombreuses, bien sûr, mais beaucoup plus influentes. Ce sont d'abord les socialistes allemands qui se réfugient en Suisse pour échapper aux conséquences de la législation bismarckienne. Ils y ont joué un rôle de premier plan dans les débuts du mouvement ouvrier et socialiste. Mais, en 1890, ils sont moins nombreux; la loi antisocialiste approche de sa fin et, en 1888, le gouvernement a expulsé les rédacteurs, administrateur et imprimeur du *Sozialdemokrat*, qui a dû se transporter de Zurich à Londres. En revanche, la réaction de Crispi et de ses successeurs va entretenir, durant les dernières années du XIXe, un courant croissant de réfugiés italiens, socialistes, anarchistes, républicains, qui, tout naturellement, joueront un rôle de premier plan dans l'organisation syndicale et politique de leurs compatriotes immigrés en Suisse. C'est en très grande partie à leurs efforts que l'on doit la fondation et le développement de syndicats d'ouvriers du bâtiment et de sections socialistes italiennes. Après avoir formé, en 1895, une éphémère *Unione socialista Italiana in Svizzera* à laquelle adhéraient *nuclei socialisti* et syndicats, ces militants

4 Angelica Balabanoff, *La Chiesa al servizio del capitale*, relazione al Congresso del libero Pensiero in Roma, 20, 21, 22 Settembre 1904, Biblioteca del «Su, Campagne!», Lugano, Cooperativa Tipografica Sociale, 1904, 40 p.

essayèrent de se protéger de la répression en constituant, avec les socialistes tessinois, une Unione Socialista di Lingua Italiana in Svizzera. En 1900, Tessinois et Italiens se séparèrent, donnant naissance au Partito Socialista Ticinese d'un côté et à L'Unione dei Socialisti Italiani in Svizzera qui ne tarda pas à se nommer Partito Socialista Italiano in Svizzera. Mais celui-ci, admis officiellement par le PSI en 1901, ne sera pas intégré sans difficultés⁵.

Autre élément important de beaucoup des manifestations du Premier Mai avant 1914: les étudiantes et étudiants russes, slaves et «orientaux», particulièrement nombreux dans les universités et hautes écoles suisses depuis les années 1870. Une des raisons de cet afflux était que les établissements suisses s'étaient pour la plupart ouverts très tôt aux femmes. De nombreuses générations d'étudiantes russes qui n'auraient pu se former dans leur pays l'avaient fait à Zurich, à Berne ou à Genève. Quand, par la suite, les portes des universités russes et allemandes s'ouvrirent aux étudiantes, l'attraction de la Suisse se maintint encore un certain temps; le nombre des étudiantes russes ne commença à décroître qu'à partir de 1907⁶. Autre raison de l'afflux d'«Orientaux»: les difficultés que rencontraient les ressortissants des minorités ethniques et religieuses de l'empire tsariste: Arméniens, Géorgiens, Polonais, Juifs... Enfin la renommée des hautes écoles suisses et de leur enseignement, la liberté intellectuelle et politique dont on y jouissait jouaient également leur rôle dans cette attraction. Particulièrement pour ceux qui étaient poursuivis à cause de leurs activités politiques dans l'empire tsariste. Cela explique le degré important de politisation de cette jeune intelligentsia, sa participation active aux organisations clandestines hostiles au tsarisme et ses sympathies pour le mouvement ouvrier international. C'est surtout dans les universités de Zurich, Genève, Berne et Lausanne qu'elle se retrouvait; Bâle, qui refusera longtemps les femmes, se montrait particulièrement restrictive quant à l'immatriculation des Russes; Neuchâtel, très petite était fort conservatrice; Fribourg était une université catholique qui n'attirait que des Polonais. De 1882 à 1913, la proportion des Russes par rapport au total des étudiants a été, à l'université de Zurich, de 19% (maximum de 28% de 1902 à 1907). Pour Berne, ces chiffres sont respectivement de

5 De nombreuses indications dans Anna Rosada, *G. M. Serrati nell'emigrazione (1899-1911)*, Roma, Editori Riuniti, 1972. Cf. également M. Vuilleumier, «Mouvement ouvrier et immigration au temps de la deuxième Internationale: les travailleurs italiens en Suisse, quelques problèmes», in *Revue européenne des sciences sociales - Cahiers Vilfredo Pareto*, t. XV, 1977, No 42, pp. 115-128.

6 Daniela Neumann, *Studentinnen aus dem Russischen Reich in der Schweiz (1867-1914)*, Zürich, 1987.

24% (38% de 1902 à 1907); Genève, 30% (Maximum de 1907 à 1913: 42%); Lausanne 19% (35% de 1902 à 1907). Dans certaines facultés, la concentration des Russes était particulièrement élevée: au semestre d'hiver 1911-1912, la Faculté de médecine de Genève comptait 659 inscrits, dont 408 Russes (62%), aux trois quarts étudiantes, 73 Bulgares (11%) et 88 Suisses (13%).

Ajoutons qu'à partir de 1900 le nombre des ressortissants de l'empire tsariste en Suisse a augmenté du fait d'un afflux d'artisans et de petits commerçants juifs, à la suite des pogroms. Mais cette immigration de quelques milliers de personnes, si elle constitue un terrain favorable au recrutement des organisations socialistes, ne représente qu'une proportion modeste de l'immigration en Suisse (en 1910, les 8448 ressortissants de la Russie d'Europe qu'on y dénombrerait constituaient 15,3% de la population étrangère résidant sur le territoire de la Confédération).

Une classe ouvrière dont la composition multinationale ne fera que se renforcer jusqu'en 1914, la présence de nombreux socialistes et anarchistes réfugiés, des étudiants russes et «orientaux» politisés et se réclamant des diverses tendances du socialisme, tout cela va donner, dès ses débuts, un caractère international à la manifestation du Premier Mai en Suisse⁷. Ce caractère est déjà souligné par les différentes langues du pays. Comme, en Suisse romande, nombreux sont les ouvriers qualifiés venus de la Suisse du nord-est, industrialisée plus tôt, et que ces immigrés suisses alémaniques ont souvent, de ce fait, une conscience de classe plus développée que la moyenne des ouvriers autochtones, ils forment souvent le noyau des premières organisations socialistes et jouent un rôle important dans les syndicats⁸. Rien d'étonnant donc si, dès 1890, les appels pour le Premier Mai sont souvent publiés en français et en allemand et si, lors des discours, une place est réservée à l'orateur «allemand». En outre, nombre de Tessinois, à l'instar des Italiens, sont des migrants temporaires ou permanents qui exercent les professions du bâtiment et divers métiers artisanaux dans les autres cantons suisses. Leur présence, jointe à celle, souvent plus nombreuse, des migrants italiens incitera les organisateurs du Premier Mai à recourir à des orateurs de langue italienne. Ce seront, la plupart du

7 Marc Vuilleumier, «Le Premier Mai en Suisse (1890-1914): spécificités nationales et internationalisme», in *Storia e Immagini del Io Maggio. Problemi della storiografia italiana ed internazionale*, a cura di Gianni C. Donno, Manduria/Bari/Roma, 1990, pp. 605-628.

8 Cf. nos contributions au recueil: *Les origines du socialisme en Suisse romande*, Lausanne, AEHMO/Ed. d'en bas, 1989 (*Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier* No 5).

temps, des socialistes italiens, car le nombre des militants tessinois était fort restreint.

Ces trois traits caractéristiques apparaissent dès mai 1890. C'est particulièrement le cas à Berne où, sous l'influence d'Albert Steck, que l'on considère aujourd'hui comme le véritable fondateur du Parti socialiste suisse, les organisations ouvrières ont pris une attitude résolue en faveur de la manifestation: chômage volontaire et cortège durant les heures de travail. C'est un tailleur du Tyrol qui porte le drapeau rouge et, lors du meeting final, à la suite des orateurs de Berne, un certain Cäsar Damphrini s'adresse en italien à ses compatriotes: il travaille comme cuisinier d'un groupe d'ouvriers italiens occupés à l'agrandissement de la gare et aurait, d'après la police, récemment organisé et dirigé une grève à Milan⁹.

A la Chaux-de-Fonds, l'appel à la manifestation paraît sur une page en trois langues: français, allemand, italien. A Zurich, lors de la préparation de la journée, une opposition était apparue entre l'élément «suisse» et ce que le rapport de police qui nous en informe nomme les «Internationaux», c'est-à-dire essentiellement les Allemands. Lors de la réunion des 46 délégués de 40 sociétés ouvrières, les représentants des sections du Grütli et de quelques autres associations composées en majorité de Suisses s'étaient opposés au principe d'un cortège à travers la ville. Il fallut reporter à plus tard la décision et confier l'affaire à une commission qui concilia les points de vue: appel à la cessation du travail; fête familiale l'après-midi; meeting en plein air le soir, mais pas de défilé. Finalement quelque 500 personnes, en majeure partie des Allemands, se rendirent en cortège jusqu'à l'emplacement de la fête, en dehors de la ville; ils en revinrent de la même manière le soir, accompagnés de nombre des participants (1'500 personnes), pour rejoindre le lieu du meeting, une place du centre.

Le clivage entre éléments allemand et suisse apparaît aussi en d'autres endroits; dans la ville de Saint-Gall, certains métiers, les tailleurs par exemple, chôment dès le matin, mais la plupart des autres ne le font que l'après-midi où, dans une salle, se tient un meeting; le soir, un cortège aux flambeaux de 1200 personnes parcourt les principales rues du centre. «En ce qui concerne la participation des ouvriers à cette démonstration, il est à remarquer que ce ne sont véritablement que les membres des différentes sociétés et syndicats ouvriers, lesquels sont en majorité étrangers, qui y ont pris part; on ne voyait pour ainsi dire aucun «sauvage», comme on les appelle» [ouvriers inorganisés],

⁹ Rapport de la police municipale de Berne, 8 mai 1890, à la Préfecture. Archives fédérales [AF], Berne, E 21/14.263. Nous ignorons tout de ce personnage. Les autres documents cités plus bas sont empruntés au même dossier.

remarque le commandant de la gendarmerie. Dans la petite bourgade vaudoise de Payerne, le préfet signalait que seuls une vingtaine d'ouvriers cigarriers allemands, dont 17 arrivés récemment de Hambourg, avaient chômé et défilé en chantant dans les rues, à la fin de la matinée. «Le reste de la journée a été employé à boire et à s'enivrer», ajoute-t-il. De toute évidence, l'aspect festif de la journée, la convivialité et la manifestation d'une certaine forme de sociabilité l'avaient emporté sur le caractère revendicatif et politique.

A Lausanne, à la suite du cortège, en début de soirée, un meeting se tint sous la présidence d'Aloys Fauquez, le chef local tout puissant du courant socialiste; le menuisier Thévenaz, un petit patron, parla en français; le socialiste Paul Brandt, venu de Saint-Gall, en allemand, tandis que les Italiens Adolfo Sassi, ouvrier sculpteur sur pierre, et Ferdinand Germani, typographe et éditeur du petit journal *L'Italiano all'Esterio*, haranguaient leurs compatriotes dans leur langue. Tous deux sont des libertaires.

A Genève, la situation se présentait différemment. Le mouvement ouvrier local demeurait dans sa majorité sous l'influence du radicalisme bourgeois. L'emprise de ce parti était si forte sur les ouvriers genevois que la plupart de ceux qui avaient formé un Parti national ouvrier se présentaient également sur les listes radicales lors des élections. Le petit noyau rattaché au Parti social-démocrate de Suisse se composait essentiellement de Suisses alémaniques, venus récemment travailler à Genève, sans véritable enracinement¹⁰. Aussi, lorsque le Comité central des sociétés ouvrières (16 associations représentées chacune par deux délégués) se réunit, le 18 avril, pour discuter du Premier Mai, une majorité se prononce contre le projet de cortège et en faveur d'un meeting, le soir, avec comme orateur principal le leader radical Georges Favon. Il est vrai que celui-ci se distinguait particulièrement par sa politique sociale avancée. C'est ainsi qu'il s'était signalé, en 1888, par une motion à l'assemblée fédérale chargeant le gouvernement suisse d'entreprendre des démarches pour la convocation d'une conférence internationale sur la législation du travail. Nous ne disposons pas de témoignage direct sur la réunion du 18 avril, mais la suite des événements semble confirmer les dires d'un journaliste: «Les représentants des sociétés qui se composent surtout de membres de langue allemande avaient reçu pour mandat de parler en faveur du cortège, tandis que les délégués de sociétés genevoises s'y sont montrés absolument opposés»¹¹.

10 *Les origines du socialisme...*, op. cit., pp. 149 et suiv.

11 *La Tribune de Genève*, 20/21 avril 1890. Le communiqué du Comité central annonçant ses décisions dénonçait l'article de la Tribune comme «mal intentionné et en majeure partie mensonger» (*Journal de Genève*, 22 avril 1890).

En effet, deux affiches rouges différentes appelaient à célébrer le Premier Mai¹². La première, signée du Parti national ouvrier et de toutes les associations ouvrières, syndicats, sections du Grütli, convoquait les travailleurs au meeting du soir au Palais électoral. Elle comportait deux brefs passages en allemand et en italien. La seconde, en français mais avec, au-dessous, en plus petits caractères, le texte allemand, invitait à cesser le travail et à participer à une «matinée internationale», dans une auberge des environs, avec retour en cortège vers la ville, le soir, pour prendre part au meeting. Organisée par les «démocrates socialistes suisses de Genève» et le Cercle allemand d'études sociales, la manifestation demeura fort modeste. Toutes nos sources, rapports de police et presse, soulignent la faible participation, 120 personnes au cortège du soir, et l'absence presque totale des Genevois. «Le 1er mai, la ville conserve son calme habituel, tout le monde travaille; seuls quelques désœuvrés s'acheminent vers 9 heures du matin dans la direction du café de Florissant, là se réunissent une centaine de personnes, parmi lesquelles se trouvent un certain nombre d'étudiants, Russes, Bulgares, Serbes, Polonais et Roumains, quelques Italiens, Français et Allemands, un ou deux Suisses». Et le rapport de police auquel nous empruntons ces lignes mentionne la présence de deux drapeaux: l'un, rouge, avec en lettres d'or l'inscription: Premier Mai 1890; l'autre étant «celui de la Société polonaise». Parmi les nombreux orateurs, des Russes: Avatis Nazarbekianz, un Arménien de 26 ans, réfugié politique, qui parla en allemand au nom des étudiants russes; Marie Fischmann, étudiante en médecine de 22 ans, née à Odessa, qui n'était pas réfugiée, elle. Présidente de la Société des étudiantes, elle avait été convoquée au Premier Mai en tant que telle, par une lettre signée: Der Sozial - Politische Studienzirkel. «Comme cette lettre mentionnait une étude des questions sociales, M. Fischmann en donna connaissance, le lendemain soir, à la société et il fut décidé que tout le monde assisterait à la réunion; ainsi fut fait. Ses camarades l'ayant désignée pour présider la réunion, elle déclina cette offre, ce fut alors Voss qui prit sa place». Hermann Wilhelm Voss, ébéniste allemand, qui avait, peu auparavant, dirigé une grève de ses collègues, représentait l'Arbeiterverein allemand, et plus particulièrement son Cercle d'études socialo-politiques. A ce sujet, le rapport de police avait placé ces paroles dans la bouche de Marie Fischmann: elle «ajoute que c'est la Société allemande qui a provoqué cette réunion»[du Premier Mai]¹³. Son président, Lorenz

12 Reproduites dans: Fondazione Giacomo Brodolini, *The Memory of May Day*, Venezia, 1989, pp. 365-366.

13 AF, E 21/6346, d. Fischmann; E 21/ 6378, d. Fost, recte Voss; E 21/ 7391, d. Nazarbekianz. Ajoutons qu'en ce qui concerne Marie Fischmann, des rapports de la

Wilhelm Fischer, 41 ans, serrurier, né à Hildesheim (Prusse rhénane), poursuivi en Allemagne pour ses activités politiques, correspondant du *Sozialdemokrat*, en relations avec les principaux dirigeants socialistes allemands, apparaît comme l'un des organisateurs de la manifestation, même s'il n'y a pas pris la parole¹⁴. Henri Auguste Barbe, l'un des orateurs et le vice-président de la réunion, était un anarchiste français, ouvrier charpentier-menuisier¹⁵.

Cette séparation entre un élément local, genevois, dépendant du Parti radical mais regroupant la majorité des organisations ouvrières, et un groupe constitué en majorité d'ouvriers étrangers, d'étudiants russes ou d'Europe orientale, d'anarchistes et du petit noyau des membres du Parti social-démocrate de Suisse se retrouve encore plus nettement en 1891. Cette année, en effet, la Commission centrale des syndicats et sociétés ouvrières de Genève décide de «fêter ostensiblement le Premier mai, fête du travail» par un cortège et une «fête de famille», mais le dimanche 3 seulement. Les orateurs prévus étaient à nouveau le radical Georges Favon et le socialiste bâlois Wullschleger. Un communiqué de presse précisait que «la manifestation aura un caractère nettement suisse et anti-anarchiste».

Dans toute la Suisse, l'opposition entre les partisans du véritable Premier Mai et ceux du premier dimanche de mai avait été vive, mais ce n'est qu'à Genève qu'elle débouchera sur deux manifestations séparées, voire même opposées. Les partisans du Premier convoquèrent une réunion, les 26 et 27 avril, pour organiser une manifestation le vendredi 1er mai. La trentaine de Suisses, Français et Allemands qui y participa

police française, de six mois postérieurs, nous la dépeignent comme liée avec Plekhanov et Vera Zassoulitch, prenant part à toutes les réunions des réfugiés russes et jouissant d'une certaine autorité comme présidente de la société de secours mutuels des étudiantes dont elle alimentait la caisse par ses dons, car elle possédait une fortune personnelle dont elle faisait «le plus bel usage». S'est-elle politisée à la suite du Premier Mai 1890 ou les renseignements de la police genevoise étaient-ils incomplets? Malheureusement, en dehors d'un versement très partiel, les dossiers de la police genevoise, en contradiction d'ailleurs avec la loi sur les archives publiques, n'ont jamais été versés aux Archives d'Etat et demeurent inaccessibles. En janvier 1992, le Conseil d'Etat a annoncé qu'il procéderait à leur destruction, après en avoir retiré les documents à valeur historique, en utilisant, pour ce tri, une liste de noms dressée au préalable par l'archiviste d'Etat, sans que ce fonctionnaire ait vu les dossiers....Malgré diverses protestations, dont celles de l'AEHMO, le chef du Département de Justice et Police, le socialiste Bernard Ziegler, a persisté dans cette intention. A relever le silence de la vénérable Société d'histoire et d'archéologie de Genève, malgré des démarches répétées auprès de sa présidente.

14 AF, E 21/ 6344, d. Fischer. Son nom apparaît dans beaucoup d'autres documents relatifs aux socialistes allemands de cette époque.

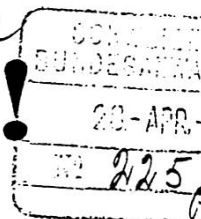
15 AF, E 21/ 5270 et Archives d'Etat, Genève, Etrangers J 6657.

geht als Beilage zum Dossier

Beilage

Maifeier 1952

1° MAGGIO!



Operai italiani,

La festa del lavoro, la grande festa mondiale della fratellanza operaia, il 1° Maggio, c'invita.

Son già tredici anni che questo giorno sacro ai diritti del lavoro ritorna, dolce pegno di avvenire migliore, e ad ogni anno al suo appello rispondono con fede sicura sempre più numerose le falangi degli oppressi, e ad ogni anno più liete e più belle sorridono le speranze della vittoria.

Il mondo cammino, o fratelli operai, e la nostra massa sacrificata e sottomessa va ogni giorno più svegliandosi. L'operaio, la macchina va diventando uomo. È lento il cammino; è faticosa la marcia; ma pure, ad ogni *primo Maggio* che arriva ci è dato salutare un nuovo progresso compiuto; una nuova vittoria strappata alla tenace resistenza del capitalismo.

E anche noi, Italiani, che per gli ultimi ci svegliammo alla luce della grande battaglia, anche noi che la stolta megalomania di una amministrazione dilapidatrice ha tenuto incatenati alla miseria ed alla ignoranza; anche noi possiamo festeggiare in questo 1° Maggio le nostre vittorie, i nostri progressi.

Questo primo Maggio, soave saluto alla civiltà nuova, si apre nell'eco di *superbi trionfi* riportati; di battaglie combattute con fervido ardore dai fratelli nostri da un capo all'altro d'Italia, dai *Lavoratori dei campi*, e da quelli del *Mare*; dalla pallide squadre delle *risajole*, e delle *tessitrici*, e dai forti operai *muratori*.

Oh! sì; anche sulla nostra terra, anche attraverso la patria nostra corre un *fremito di vita nuova*; il proletariato italiano si agita in un civile lavoro di *lotta* e di *conquista*; una fitta rete di *associazioni d'ogni mestiere*, una rigogliosa fioritura di *sindacati*, di **camere del lavoro**, di federazioni, stringe in un sol fascio centinaia di migliaia di lavoratori, e una viva luce di progresso continua ad illuminare l'Italia proletaria.

E noi qui, all'estero, a fianco dei *compagni svizzeri*, saluteremo con un grido di fede questo grande risveglio, e nel giorno del 1° Maggio, attorno alle bandiere del lavoro, invieremo ai fratelli d'Italia e del mondo intiero la solenne parola della **solidarietà**.

Operai italiani,

La manifestazione del 1° Maggio, organizzata qui in Berna, dal Comitato della *Arbeiterunion* riuscirà imponente; essa raccoglierà tutti i lavoratori coscienti, tutti coloro che lottano per far cessare le mostruose ingiustizie dell'attuale ordinamento sociale; tutti i propugnatori del nuovo regno: il regno glorioso del lavoro libero.

A questa manifestazione nessuno dei lavoratori italiani mancherà!

È necessario che i fratelli di fatica svizzeri, sappiano che l'operaio italiano porta anch'esso nel cuore **la fede nella redenzione proletaria**.

EVVIVA IL 1° MAGGIO!

PROGRAMMA DELLA FESTA.

Astensione assoluta del lavoro.

Ore 9 ant. Conferenza **MARZETTO** sul tema **Organizzazione economica**. Sala *Biergarten*.

Ore 13. Formazione del corteo e partenza per Wabern.

Ore 15. Sul luogo della festa Wabern: Conferenza **MARZETTO** sul **Significato della festa del 1° Maggio**.

Il comitato.

Document ci-contre:

Appel aux ouvriers italiens pour le Premier Mai 1902

Archives fédérales, E 21/14275

Sur le tract (de couleur rose), on remarque le timbre du Ministère public fédéral avec la mention: annexe au dossier Fête du Premier Mai 1902 (depuis 1890, le MPF constituait chaque année un dossier consacré au Premier Mai en Suisse).

On trouvera dans cet appel nombre de thèmes habituels: évocation des progrès du mouvement tant à l'échelle internationale qu'en Italie, solidarité entre ouvriers italiens et suisses, emploi de termes empruntés au vocabulaire religieux traditionnel («la fede nella redenzione proletaria»).

Giovanni Emilio Marzetto, né à Vicenza le 10 juillet 1870, était un ouvrier qualifié: peintre et sculpteur. Réfugié à Marseille, il avait été expulsé de France à la fin de 1897 à cause de son activité socialiste. Il avait alors gagné Lausanne, puis Genève où il avait participé à l'organisation des ouvriers italiens. Expulsé du canton le 21 juillet 1898 pour avoir distribué aux grévistes du bâtiment des tracts qualifiés d'«anarchistes», il s'établit dès lors dans la région lausannoise. En 1902, membre de la commission exécutive du Parti socialiste italien en Suisse, il fait de nombreuses tournées de conférence à travers tout le pays.

A Berne, le Premier Mai 1902 commence par la diane à 6 heures, battue par les tambours dans les rues des quartiers ouvriers. A 9 heures, tandis que les Italiens écoutent Marzetto au *Biergarten*, à la grande salle de la Maison du peuple Schneeberger, secrétaire de la Fédération des ouvriers métallurgistes, fait une conférence en allemand sur «artisans et compagnonnages au Moyen Age», suivi par Schlumpf, secrétaire de l'Union suisse des typographes, qui parle des tâches du syndicat. A midi trente, les manifestants se rassemblent dans les locaux de leurs organisations respectives d'où ils gagnent à treize heures la *Plattform*, promenade à côté de la cathédrale de Berne. De là, le cortège s'ébranle et gagne le Palais fédéral devant lequel il exécute une contremarche, ce qui permet aux manifestants de se voir défiler... On se rend ensuite à Wabern (environ 3,5 km de marche) où les italophones se regroupent dans une salle (conférence de Marzetto sur «la signification de la fête du Premier Mai») tandis que, dans la grande *Festhalle*, les autres écoutent le discours de Carl Moor, rédacteur de la *Berner Tagwacht*. Productions musicales et chœurs agrémentent la cérémonie, alors que l'association sociale-démocrate des abstinents tient la buvette. A dix-huit heures trente, le cortège se reforme pour regagner la ville et se disloquer à la *Bärenplatz*. Le temps peu favorable réduit le nombre des participants (environ 2'600 à 2'800). Le soir, au Café des Alpes, les Russes avaient organisés une fête au cours de laquelle Plekhanov, venu de Genève, prit la parole. Il fera encore une conférence à la Maison du peuple le lendemain.

semble avoir eu quelque peine à se mettre d'accord, car il ne fallut pas moins de trois séances successives où libertaires de tendances diverses, socialistes allemands et suisses s'affrontèrent en des débats sur lesquels nous sommes mal informés. Les anarchistes prirent la direction des choses, comme le montrent les termes de l'affiche éditée à la suite de ces discussions: appel à la lutte «non pas pour la durée du travail à accomplir au bénéfice d'autrui, mais pour l'anéantissement de l'exploitation humaine», cela en une action ne consistant pas «à replâtrer à l'aide des lois, un ordre social qui s'écroule sous le poids des misères et des infamies engendrées par elles». Dénonciation des partisans du 3 mai, «qui veulent détourner les aspirations ouvrières et donner à ce grand mouvement un caractère de honteux servilisme [et qui] feront une procession avec un cérémonial auxquels les religieux n'auront rien à envier [...] D'un côté platitude; de l'autre, dignité. Vous témoignerez de votre mépris envers les politiciens en vous joignant à nous le Premier mai 1891».

Mais ce jour-là, ceux qui répondirent à l'appel n'étaient pas bien nombreux: une vingtaine de socialistes allemands, une quarantaine d'autres personnes se rassemblèrent aux Bastions, un parc du centre, et défilèrent à travers la ville, sous l'œil souvent goguenard des badauds, pour gagner une auberge campagnarde, à Sierne, à 5-6 km. Là, au nombre d'une centaine, ils écoutèrent divers discours, avant de regagner la ville où, le soir, une cinquantaine d'entre eux tentèrent de tenir un meeting non autorisé sur une place, lequel fut dispersé sans peine par la police. Celle-ci a dressé une liste de 38 individus ayant pris une part plus ou moins active à ces diverses manifestations; on y relève 10 Suisses dont 4 Genevois; 8 Allemands; 7 Français; 4 Polonais; 3 Russes; 3 Italiens; 3 Autrichiens de Bohême et de Moravie. Le lendemain, le gouvernement cantonal expulsait du canton trois anarchistes: un Français, un Italien, un Allemand; non que les charges retenues à leur égard - de violents discours- fussent particulièrement graves- Berne ne jugea pas nécessaire d'étendre cette mesure à l'ensemble du territoire de la Confédération mais, comme l'écrivait l'autorité genevoise, il s'agissait d'éviter que les anarchistes troublent la manifestation du dimanche 3 mai.

Ce jour-là, c'est un cortège de quelque 500 personnes qui traversa la ville; la présence attestée de deux drapeaux de l'Arbeiterverein allemand et de ceux de quelques syndicats à forte composante allemande (tailleurs d'habits, par exemple) laisse supposer qu'une partie au moins des socialistes partisans du premier mai, rebutés par la prépondérance anarchiste, s'étaient ralliés à la manifestation du trois¹⁶. La division, la

16 Pour tous ces détails, nous nous sommes fondés sur le dossier constitué par le Ministère public fédéral, AF, E 21/ 14.264, et sur le dépouillement de la presse locale.

faiblesse du mouvement ouvrier local et l'inexistence presque totale du Parti social-démocrate de la Suisse à Genève rendirent les deux manifestations beaucoup plus faibles que celles qui se déroulèrent, le premier, dans les autres villes importantes de Suisse.

Dans la plupart des localités de Suisse romande, un orateur s'adressa en allemand aux ouvriers de cette langue, dont beaucoup, comme à Genève, étaient organisés en Arbeitervereine et en sections du Grütli. Ici ou là, il y eut également quelques discours en italien, comme lors de la réunion tenue le soir du premier mai dans la petite ville horlogère du Locle: «M. Boni, menuisier, a fait un discours en italien. Je n'ai pourtant pas remarqué d'Italien à l'assemblée», note le sergent de gendarmerie chargé de la surveillance. S'il y a volonté, de la part des organisations de s'adresser aux travailleurs transalpins, déjà nombreux en Suisse, ceux-ci demeurent encore, nous l'avons vu, presque totalement inorganisés.

Le Premier Mai 1892 tombant sur un dimanche, toutes les manifestations se déroulèrent le même jour; de plus, elles furent prises en charge, à l'échelle du pays, par le Parti social-démocrate de Suisse qui, tout en laissant une pleine autonomie aux organisations locales, s'efforça de planifier l'échange des orateurs et de lancer des mots d'ordre généraux. Ce processus unificateur, encore accru par le renforcement du Parti (c'est en 1892, par exemple, qu'il s'implante définitivement à Genève) va faire disparaître les manifestations séparées. Il va permettre une meilleure répartition des orateurs de langue étrangère, surtout quand les socialistes italiens se seront organisés en Suisse. Dès lors, jusqu'en 1914, même dans les petites localités, il est rare que les discours de Premier Mai ne soient pas prononcés en plusieurs langues. Cela n'allait pas d'ailleurs sans inconvénients, les auditeurs non concernés provoquant du désordre et du bruit par leurs allées et venues et leurs conversations. Aussi, selon les lieux et les époques, on tenta d'y remédier par divers moyens: discours italien le matin, avant le cortège, suivi des prises de parole principales; séparation des participants au cortège à l'arrivée, comme à Berne où, lorsque le défilé arrive à Wabern, lieu de délasserment et de promenade qui domine la ville, les Italiens entrent dans la salle de la cantine pour leur meeting tandis que les orateurs de langue allemande parlent à l'extérieur. Il serait trop long d'énumérer tous les dirigeants socialistes allemands, autrichiens, italiens, français, russes qui ont pris la parole lors des manifestations du Premier Mai en Suisse, soit parce qu'ils habitaient alors le pays, soit parce qu'ils y avaient été invités spécialement pour l'occasion. Un seul exemple: le Premier mai 1893 à Genève. Le Parti social-démocrate de Suisse qui s'y était enfin constitué, l'année précédente, avait bien fait les choses en recourant à Jules Guesde. «C'est bien comme signe de

fraternité internationale que le comité d'organisation a appelé comme un des orateurs de la fête le célèbre propagateur du socialisme scientifique en France, le secrétaire du Conseil général du Parti ouvrier français, le citoyen Jules Guesde». En outre, Christian Rakovski, qui étudiait alors la médecine à l'Université, parla «au nom des étudiants socialistes, aux côtés d'un des dirigeants socialistes de Genève, d'un orateur en langue allemande: un avocat venu de Berne et de deux intervenants en italien¹⁷.

Si les socialistes l'emportent, les autres tendances subsistent, bien entendu, et une grande partie des anarchistes et libertaires continue à prendre part aux cortèges et aux meetings du Premier Mai, manifestant à l'occasion son opposition, contre Jules Guesde par exemple. Dans quelle mesure cette opposition s'est-elle plus particulièrement enracinée dans l'une ou l'autre des composantes nationales de la classe ouvrière en Suisse? Dans un premier temps, il semble bien que ce soient les éléments allemands et autrichiens qui, à Zurich principalement, ont fourni sa base à l'opposition libertaire contre les «légalitaires». C'est ainsi que le conflit au sein du Parti social-démocrate d'Allemagne entre la direction et les «Jungen», qui aboutira à la formation par ceux-ci de groupes de «socialistes indépendants», aura quelques répercussions lors du Premier mai 1894. De tels groupes existent à Zurich et à Berne, peut-être à Bâle, constitués essentiellement d'Allemands, mais aussi d'Autrichiens et de quelques Suisses. Pour bien se différencier des sociaux-démocrates allemands, auxquels ils reprochent entre autre d'avoir dénaturé le Premier Mai, ils adoptent le drapeau noir comme signe de ralliement. Mais celui-ci inquiète l'opinion publique et les autorités. La *Neue Zürcher Zeitung* y voit «le symbole de la guerre sanglante contre la société» et le Procureur général de la Confédération demande d'ouvrir une enquête sur ceux qui l'arboreront¹⁸. De son côté, à Zurich, le comité local d'organisation du Premier Mai s'oppose à la participation des «Indépendants». Ceux-ci, au nombre de 46, se réunissent, le matin du 1er mai, pour arrêter leur conduite lors du cortège de l'après-midi. Grâce à la police, nous disposons d'un compte rendu assez détaillé. Les uns étaient opposés à toute participation au défilé, qualifié de cortège de carnaval, regroupant des sociétés de petits bourgeois, accompagné et protégé par la police. Tout au plus certains d'entre eux envisageaient-ils de le suivre pour diffuser leurs écrits parmi les spectateurs. D'autres, tout en partageant ces jugements, estimaient avoir leur place dans le cortège et le droit d'y manifester, derrière leur propre drapeau, le noir, et n'entendaient pas y

17 Outre la presse locale, dont la feuille socialiste *La Fédération*, cf. AF, E 21/ 14.266.
18 AF, E 21/ 14.267 et *Neue Zürcher Zeitung*, 2 Mai 1894 (Morgenblatt).

renoncer. La bourgeoisie, remarqua l'un d'eux, s'est habituée au drapeau rouge; le drapeau noir, symbole de la faim et de la misère, est le seul à avoir conservé sa force et sa valeur démonstrative. Finalement, c'est la thèse de la participation qui l'emporta, contre trois opposants seulement.

A midi, le capitaine de la police cantonale intervint auprès de l'un des dirigeants indépendants, le Zurichois Sanftleben, et parvint à lui arracher la promesse de ne pas arborer le drapeau noir au cortège. En revanche, il autorisait une pancarte intitulée «Socialistes indépendants», avec une large bordure noire... C'est ce qui fut fait et, au départ du cortège, le groupe se joignit à l'Association des ouvriers austro-hongrois, au sein de laquelle il comptait de nombreux sympathisants. Mais, peu après le départ, un drapeau noir improvisé apparut. Des policiers, postés au coin d'une rue, en une charge rapide s'en emparèrent sans difficulté, arrêtant son porteur et Sanftleben. A Berne et à Bâle, des drapeaux noirs servirent également de point de ralliement aux «Indépendants», mais sans aucun incident. «Cette manifestation enfantine d'anarchisme ne nuit qu'à la cause ouvrière et renforce la police politique», déclara l'*Arbeiterstimme*, tandis que Sanftleben clamera sa bonne foi et prétendra s'être vainement opposé au déploiement de ce drapeau noir improvisé¹⁹.

Les Indépendants de Zurich avaient largement surestimé leur influence sur les masses ouvrières, qui ne se reconnaissaient nullement dans leur emblème. Leur petit groupe, probablement abusé par les sympathies qu'il avait rencontrées au sein de l'association assez disparate des ouvriers austro-hongrois, n'avait pas été suivi par les manifestants. Le matin, alors que les Indépendants débattaient au nombre d'une cinquantaine à peine, les socialistes tenaient une réunion dans la grande salle du Casino d'Aussersihl, et la presse relevait que de nombreux Allemands et un nombre respectable de socialistes italiens y participaient²⁰. Les travailleurs immigrés, dans la mesure où ils défilaient le Premier mai, et cela commence à être le cas des Italiens, se reconnaissaient dans les socialistes et dans le drapeau rouge et ne suivaient pas les Indépendants.

Ceux-ci ne tardèrent pas à disparaître; mais le courant libertaire dont ils avaient été l'expression temporaire subsista, se ralliant tacitement au drapeau rouge. Les drapeaux noirs n'apparaîtront plus que très épisodiquement.

Mais, à partir de 1895, l'anarchisme recrute de moins en moins chez les ouvriers allemands et autrichiens; en revanche, les Italiens vont

19 Toutes ces informations sont tirées du dossier du Ministère public fédéral aux AF, cité à la note précédente.

20 NZZ, 2 Mai 1894 (Morgenblatt).

constituer pour lui un terrain plus favorable, non seulement à cause des libertaires qui fuient la réaction crispienne, mais parce que la main-d'œuvre du bâtiment et des chantiers de travaux publics, pas du tout intégrée à la Suisse, n'y travaillant souvent que par intermittence, la durée d'une saison ou d'un engagement, se déplaçant fréquemment au gré du marché du travail, est beaucoup plus perméable à la propagande anarchiste qu'à celle des socialistes. Aux pratiques «légalitaires», avec ce qu'elles comportent d'efforts constants et répétés, ils préfèrent l'action directe, la révolte immédiate, précédée et suivie de longues périodes d'apathie; les perspectives lointaines des socialistes ne correspondent pas aux leurs, qui ne peuvent être qu'immédiates, ou à très court terme. Luigi Bertoni, l'infatigable apôtre et rédacteur du *Risveglio* de Genève ne s'y trompera pas; chaque samedi et dimanche, il parcourra inlassablement la Suisse, donnant trois ou quatre conférences en italien, dans les arrière-salles de café, tout en vendant ses brochures et son journal. C'est grâce à cette partie de l'immigration italienne que l'anarchisme a pu conserver une certaine base ouvrière en Suisse jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale.

C'est cette base qui permettra une participation active des anarchistes aux manifestations du Premier Mai, particulièrement en Suisse romande, durant le bref essor du syndicalisme révolutionnaire, entre 1905 et 1910. Mais à Genève, dès 1908, c'est la scission: le défilé socialiste d'un côté, l'anarchiste de l'autre. Paradoxalement, alors que les anarchistes n'avaient cessé d'accuser les socialistes d'avoir dénaturé la journée de lutte du Premier Mai en en faisant une fête familiale et champêtre, ce sont eux qui vont abandonner le cortège à travers la ville pour le diriger vers...une auberge campagnarde. Ce ne sera pas un succès d'ailleurs et la manifestation anarchiste, malgré quelques incidents, perdra de son importance d'année en année. Si les ouvriers italiens en constituent toujours un élément important, ils sont, en fait, bien plus nombreux dans les rangs du cortège socialiste. Depuis les dernières années du XIX^{ème} siècle en effet, la participation des travailleurs italiens immigrés au Premier mai s'était considérablement accrue. En 1898 déjà, à Genève, un reporter notait: «Nous avons eu, au début, des Premier mai organisés surtout par les Allemands; hier [Premier Mai 1898], c'étaient les Italiens qui triomphaient. L'élément suisse était complètement perdu dans la masse. Les ouvriers italiens, sous l'impulsion de leur infatigable secrétaire Vergnanini, forment maintenant à Genève un groupe compact»²¹.

Le phénomène ne se limite pas à Genève mais s'étend à toute la

21 *Tribune de Genève*, 2 mai 1898.

Suisse, même s'il n'est pas toujours aussi net et ne s'opère pas partout en même temps. Et s'il y a aussi, ici et là, des reculs plus ou moins temporaires. Dans un certain nombre de petites localités, il arrivera même que les ouvriers italiens de l'endroit soient les seuls à célébrer le Premier Mai. Ainsi à Fleurier, petite bourgade horlogère du canton de Neuchâtel où, en 1899, les 80 personnes qui se réunissent, le soir, à l'Hôtel du Cerf, sont presque toutes d'origine italienne²².

La participation des immigrés aux manifestations du Premier mai donnent à celles-ci une coloration toute particulière que ne manque pas de relever la presse. Elle le fait parfois avec quelque exagération, par recherche du détail piquant, du sensationnel, mais aussi pour déprécier la manifestation en l'estampillant du label «étranger» ou «exotique». Souvent, malheureusement, elle manque de précision et ne répond que bien imparfaitement aux questions que nous lui posons. Les Allemands, les Italiens, les Russes ont leurs propres chants qu'ils entonnent à l'occasion. Les Suisses, eux, en dehors de leurs hymnes patriotiques, parfois chantés le Premier Mai, surtout au début, ne disposent pas de leur propre «chansonnier révolutionnaire», à l'image de leurs voisins. Aussi les Romands et les Alémaniques auront-ils tendance à faire leurs certains chants du répertoire français et allemand. Ce sera le cas du «Bundeslied» que Georg Herwegh avait écrit à la demande de Ferdinand Lassalle et dont une strophe convenait particulièrement bien au Premier Mai:

Mann der Arbeit, aufgewacht,
Und erkenne deine Macht.
Alle Räder stehen still,
Wenn dein starker Arm es will.

La «Marseillaise des Huit Heures», apparue au début des années 1890 en Allemagne, chantée sur la mélodie de Rouget de l'Isle, semble avoir aussi joui d'une certaine vogue en Suisse²³. Malheureusement les journaux qui nous renseignent demeurent très vagues quant au répertoire des manifestants. Aussi les chants qu'ils entonnaient durant le cortège ou pour saluer l'orateur de leur langue ne sont pas identifiables. Les hymnes graves et nostalgiques des Russes frappent souvent les observateurs. Le 1er mai 1901, à Lausanne, quand, après le discours, le cortège quitte la place Beaulieu, «étudiants et étudiantes russes se groupent et entonnent un chœur mixte. Quelque chant socialiste sans doute, d'un rythme lent et grave, empreint de tristesse», relève le repor-

22 Rapport du gendarme de Môtiers, 9 mai 1899, AF, E 21/ 14.272.

23 Inge Lammell, *Das Arbeiterlied*, Leipzig, 1975.

ter du journal radical gouvernemental, qui ajoute: «Devant ces jeunes femmes que la soif de liberté a conduites à l'utopie, physionomies complexes et quelque peu étranges, on songe aux récents événements de Russie et l'on éprouve le respect des opinions sincères et justifiées»²⁴.

L'«Internationale» semble avoir été introduite par un socialiste français, à Genève, le 1er mai 1901. Jusqu'alors, tant en Suisse allemande qu'en Romandie, le chant révolutionnaire le plus généralement entonné, le Premier Mai, demeurait la «Marseillaise». Dans son numéro spécial du Premier Mai 1896, la *Berner Tagwacht* la publie, accompagnée d'un historique, sans souffler mot de l'«Internationale». C'est encore la «Marseillaise» qu'on chante à Zurich, au casino d'Aussersihl, le Premier Mai 1897. A Genève, l'année suivante, elle accompagne l'hymne suisse et la «Carmagnole». Ce mélange de chants patriotiques et de refrains révolutionnaires est pendant assez longtemps caractéristique des manifestations du Premier Mai en Suisse. Ainsi à Berne, en 1891, où le cortège fait succéder la «Marseillaise» au chant de Sempach. «Par une bizarrerie qu'il faut attribuer à l'influence inconsciente du milieu, les chants patriotiques suisses alternaient avec les hymnes de la révolution cosmopolite; c'est sans doute à cette concession faite aux préjugés populaires que les manifestants ont dû de pouvoir aller jusqu'au bout, sans être inquiétés autrement que par les lazzi de curieux qui les trouvaient plutôt drôles que dangereux», rapporte le correspondant du très réactionnaire Journal de Genève²⁵.

Le passage à l'«Internationale» se fait en 1901. En première page de son numéro spécial du Premier Mai 1901, l'hebdomadaire socialiste *Le Peuple de Genève* publie les six couplets d'Eugène Pottier, accompagnés d'une notice, probablement reprise d'une feuille française: «Au premier Congrès national du Parti socialiste français, en décembre 1899, l'«Internationale» de Pottier reçut à la salle Japy une consécration officielle, et elle est, aujourd'hui, connue de tous les militants. Le dernier Congrès international semble devoir donner maintenant au beau chant de Pottier une popularité universelle. On se souvient qu'à la dernière séance du Congrès, le citoyen Beausoleil chanta d'une façon remarquable le bel hymne révolutionnaire qui souleva l'enthousiasme de tous les délégués du socialisme international. L'«Internationale» sera chantée le Premier Mai, au Stand de Carouge, par un de nos meilleurs artistes de la place»²⁶.

En fait d'artiste local, c'est l'orateur invité, le Français Henri Pierre Ponard, coopérateur et secrétaire de la Fédération socialiste du

24 *La Revue*, 2 mai 1901.

25 du 3 mai 1891

26 Daté du 4 mai 1901, mais paru pour le Premier Mai.

Jura, venu de Saint-Claude, qui, à la suite de son discours, entonna «l'Internationale des Travailleurs reprise en chœur», selon le reporter d'un journal local qui reproduit trois strophes du chant nouveau²⁷. Et le soir, lors de la fête qui se tient dans une salle, un rapport de police signale que «le sieur H. Ponard, de Saint-Claude, a chanté «La Carmagnole», l'«Internationale», l'auditoire accompagnant au refrain»²⁸. C'est donc un militant français qui semble avoir introduit l'hymne de Pottier et Degeyter en Suisse. De Genève, il s'est aussitôt répandu en Suisse romande et en Suisse alémanique, encore que pour cette dernière il semble y avoir diffusion simultanée par des militants allemands.

Bien d'autres aspects de la participation des immigrés au Premier Mai mériteraient encore d'être étudiés: particularités des appels aux immigrés italiens; présence de mots d'ordre particuliers de l'immigration; jugements exprimés par ses orateurs à l'égard de la Suisse; les prises de position des manifestants à l'égard de problèmes italiens particuliers, la guerre de Lybie, par exemple, etc. Faute de place, nous nous bornerons, à partir d'un seul cas, à évoquer les répercussions que pouvait avoir la manifestation du Premier Mai et la part qu'y prenaient les étrangers sur les relations internationales de la Suisse. Les troubles universitaires de Russie, à partir de février 1901, ne demeurèrent pas sans échos parmi les nombreux étudiants russes de Suisse. Le 21 avril, le Bureau socialiste international, à Bruxelles, avait envoyé une circulaire pour inviter les partis socialistes à tenir des meetings de solidarité et de protestation. A Berne, où l'Université comptait alors 340 Russes (dont 227 étudiantes), la réunion préconisée par le BSI se tint le matin du Premier Mai, dans la grande salle du Volkshaus. Présidée par Brüstlein, elle entendit successivement Karl Moor, Georges Plekhanov, venu de Genève, qui parla en français puis en russe et un étudiant tessinois qui s'exprima dans sa langue, au nom de la section socialiste italienne²⁹.

L'après-midi, le défilé traditionnel parcourut les rues avec ce qui, semble-t-il, constituait une innovation: de grands transparents portés par des Suisses, sur lesquels on lisait: «Vive la Révolution russe»; «A bas le despotisme tsariste». Derrière, une bonne centaine d'étudiantes et étudiants russes. Si quelques journaux déplorèrent, chez ces jeunes, un certain «manque de tact», la plupart n'y attachèrent pas une grande importance. Toutefois, la très conservatrice Gazette de Lausanne, par la plume de son correspondant bernois, le Fribourgeois Repond, colonel et futur commandant de la garde suisse pontificale, s'indigna de

27 *La Tribune de Genève*, 2 mai 1901.

28 AF, E 21/ 14.274, rapport Griot, 2 mai 1901.

29 AF, E 21/ 14.274. Le dossier réunit l'essentiel des pièces.

cette atteinte aux bonnes relations de la Confédération avec la Russie et s'en prit avec violence à la tolérance de la police bernoise et à ces «révolutionnaires en jupons», titre du premier article. C'est après sa lecture que le ministre de Russie en Suisse, qui, apparemment, n'avait pas l'habitude d'aller regarder passer le cortège du Premier Mai, se précipita chez le Président de la Confédération, ayant grand peine à maîtriser son indignation. Finalement, après enquête, le diplomate reçut quelques assurances quant au non renouvellement d'un tel incident, tandis que le gouvernement bernois essuyait un blâme du Conseil fédéral. Mais l'autorité bernoise ne l'accepta pas et se défendit vigoureusement, portant l'affaire sur la place publique. Cette polémique, dans laquelle intervinrent les socialistes et sur laquelle il y aurait beaucoup à dire, a sans doute porté ses fruits en ce sens que, par la suite, les Premier Mai se déroulèrent sans incidents de ce genre. D'une part parce que la Russie n'avait guère pu en tirer avantage; de l'autre, parce que l'autorité bernoise, tout en prévenant toute attaque de la personne même du tsar, acceptait tacitement des textes tels que, en 1902: «Vive l'alliance de l'intelligentsia avec les ouvriers russes», «Vive le Parti ouvrier social-démocrate russe». Il y eut probablement accord verbal préalable entre la police bernoise et les organisateurs des manifestations; un rapport de police de 1902 remarque qu'avant le départ du cortège, K. Moor a contrôlé personnellement tous les transparents. En évitant les attaques directes contre le tsar et son gouvernement, les manifestants disposaient encore d'un assez large espace, comme en témoignent quelques inscriptions relevées les années suivantes: «Gedenket der Vergewaltigung Finlands» (1903); «Nieder mit den Mördern Kischineff»; «Hoch ein freies Russland»; «Nieder mit dem russischen Absolutismus» (1904); «Hoch lebe die Revolution in Russland» (1905); «Hoch die Freiheitskämpfer Russlands» (1906); «Ehre den gefallenen russischen Freiheitskämpfern» (1906). En somme, il aurait été interdit d'arborer un transparent clamant: «A bas le tsar absolutiste», mais en 1904 on pouvait défiler derrière le mot d'ordre: «A bas l'absolutisme russe». La liberté dont jouissaient les participants étrangers aux manifestations du Premier mai en Suisse tenait à de telles distinctions.

La version italienne de ce texte a paru dans: *Il 1o maggio tra passato e futuro*. Convegno per il centenario del 1^o maggio promosso dal Comune di Milano, a cura di Andrea Panaccione, Fondazione Giacomo Brodolini, Manduria/Bari/Roma, Piero Lacaita editore, 1992, pp. 389-415.